

L'AUBERGE DU MONDE

LE COLONEL CHAMBERLAIN — LA MARQUISE DE LUCILLIÈRE
IDA ET CARMÉLITA — THÉRÈSE

La Ville lumière,
La Capitale du monde,
Le Moyeu de l'univers,

Lorsque j'eus l'idée d'un roman sur Paris, aucun de ces titres flamboyants et superbes ne se présenta à moi; n'eussent-ils pas été dans le domaine public, que jamais je n'aurais imaginé de baptiser de ces noms une ville dont je me trouvais le citoyen, de sorte que je serais devenu ainsi un des flambeaux de ce foyer de lumière; franchement, on ne se donne pas soi-même ces qualificatifs; et je m'étais trop souvent moqué de quelques Américains que je connaissais, et qui, sérieusement, appelaient Boston « *the hub of the universe* », pour les imiter.

— Pourquoi le quittez-vous votre « *Moyeu de l'univers* », leur disais-je, et que venez-vous faire chez nous?

— La noce.

Et en effet, c'était la vie de plaisir qu'ils cherchaient. Pour eux, Paris n'était nullement la Ville lumière, qui d'ailleurs ne les eût pas attirés ; mais, par leur empressement à y accourir, il devenait « *l'Auberge du Monde* » où l'on arrivait des quatre coins de l'univers, les poches pleines, pour s'y amuser et faire la fête, « la noce », comme disaient mes rastas, qui même avant d'avoir abordé en France parlaient déjà le parisien du monde chic ou voyou.

Ce fut dans ce milieu, où une amitié formée à Londres quelques années auparavant, avec une famille américaine, m'avait introduit, que j'entrevis ce roman, sinon tel qu'il a été exécuté, du moins à l'état d'ébauche, celle de leur assaut de Paris.

Et que lui demandaient-ils, hommes et femmes, à ce Paris qu'ils envahissaient en conquérants, et que depuis ils n'ont pas abandonné ?

A coup sûr, rien de ce qui constitue une ville lumière, ni ses grands artistes, ni ses grands savants, ni l'étude de ses monuments, de ses musées, de ses œuvres d'art. Les monuments, c'était vite vu, quand on les voyait. Et l'étude de ceci ou de cela, ils avaient vraiment d'autres soucis en tête, d'autres besoins, d'autres goûts qui répondaient à leur préparation, et qu'ils pouvaient satisfaire chez nous avec une liberté ou dans des conditions qui leur manquaient chez eux.

Jamais cet envahissement de Paris nes'était produit aussi compact, aussi étourdissant qu'en 1867, et par une heureuse chance je me trouvais en situation de le suivre et de l'observer mieux qu'à

tout autre moment, puisque chaque semaine me mettait en rapport avec quelques-uns des nouveaux personnages qui nous arrivaient.

Et jamais non plus époque n'avait été plus curieuse ni plus caractéristique. L'Exposition universelle allait s'ouvrir. L'Empire paraissait avoir atteint son apogée et l'on annonçait la visite prochaine de tous les souverains de l'Europe; ceux qui ne venaient pas en amis solides se présentaient en courtisans de la fortune et de la puissance. La façade était donc superbe, aussi riche, aussi décorative qu'on pouvait la souhaiter; et si quelques esprits disaient que derrière cette façade l'effondrement avait déjà partout commencé, dans les choses comme dans les hommes, de façon à annoncer une ruine rapide et complète, ceux-là n'étaient que de mauvais esprits, on ne les voyait guère; et si leurs observations et leurs pronostics étaient fondés, on n'allait pas s'en inquiéter: qui pouvait savoir ce qui se passerait? Ce serait peut-être drôle.

Quand on est romancier, on voit tout et on tourne tout en roman; celui de cette époque me paraissait tout à fait curieux, bien qu'il flottât vague et indéfini devant mes yeux, sans que je pusse m'arrêter à aucune ligue précise. Le cadre, le milieu, les personnages s'esquissaient à peu près, mais la composition, la fable qui devaient mettre en action ces personnages en leur donnant la vie et le mouvement, m'échappaient quand je voulais mettre la main dessus: un rêve incohérent et insaisissable, rien de plus, si ce n'est la conviction en fin de compte que, comme il faudrait bon gré mal gré introduire de la politique là-dedans, la police cor

rectionnelle interviendrait et terminerait l'aventure... pour moi au moins.

Le temps s'écoula, les événements marchèrent, se précipitèrent avec une rapidité foudroyante qu'on n'aurait osé prévoir : après la guerre et la Commune, mon roman était fait, et, pensant à toutes les combinaisons inventées, cherchées par moi, je me disais que l'imagination est bien faible à côté de la réalité.

Cependant, je ne l'exécutai pas tout de suite, car bien que j'eusse réuni nombre de notes, prises au jour le jour, d'après les événements, il me manquait encore beaucoup de détails sur certains faits précis que je ne pouvais demander qu'à ceux qui avaient été mêlés à ces faits, et forcément une enquête était longue, assez difficile souvent, par cela même que je n'ai jamais recherché que le document de première main, au lieu de me contenter de celui, infiniment plus commode à trouver, qu'offrent les livres.

C'était là une cause de retard toute matérielle, contre laquelle je n'aurais pu quelque chose que si j'avais été décidé à abandonner mon travail courant, pour me donner entièrement à l'*Auberge du Monde*, ce à quoi je ne pensais pas d'ailleurs ; elle viendrait quand sa préparation serait à point, pas avant. Mais j'en avais une autre qui, pour être d'un ordre différent, n'en pesait pas moins sur moi. Quand j'avais bâti mon plan, je m'étais cru obligé de l'établir sur des fondations assez solides pour porter cette grosse machine, et la trame de ce plan me paraissait maintenant bien forte pour le dessin que je voulais tisser dessus. Cela ne

ressemblait en rien ni à *Une bonne Affaire*, ni à *Une Belle-Mère*, ni à *l'Héritage d'Arthur*. Comment le prendrait-on ? Et bien que je me sois toujours préoccupé plus de ce que je cherchais que de ce qu'on pouvait attendre de moi, cette question n'était pas sans me gêner. Certainement j'allais dérouter mon public ordinaire ; me saurait-il gré de la tentative que je faisais dans une voie qui n'était pas la mienne ? s'en fâcherait-il ? Je balançai assez longtemps le pour et le contre pour me mettre seulement en 1875 à l'exécution de ce roman, dont l'idée première remontait à 1867 ; mais une fois que j'eus commencé, je ne m'arrêtai plus avant d'avoir achevé ces quatre gros volumes, que je m'efforçai de relier les uns aux autres assez fortement pour en faire un ensemble qui, s'ouvrant dans les plaisirs du Paris brillant de 1867, s'achevait dans les flammes de la Commune.

J'ai dit que mes recherches pour réunir mes renseignements avaient été longues et quelquefois difficiles ; les raconter toutes serait fastidieux ; cependant j'en prendrai deux dans la quantité qui présentent, me semble-t-il, un certain intérêt.

Dans le plan primitif de la *Marquise de Lucillière*, il y avait une scène où la marquise, pour chanter quelques-unes des chansons canailles ou ordurières alors à la mode, demandait des leçons à Thérèse qui, dit-on, en avait donné de ce genre à une grande, une très grande dame par la naissance et la situation. Pour que cette scène eût tout son caractère, il fallait qu'elle fût vraie, et dans ces conditions le plus simple était de prier Thérèse elle-même de rappeler ses souvenirs et de me raconter les séances

de son étrange professorat. Je ne la connaissais point ; mais un rédacteur du *Siècle*, le journal qui publiait ce roman, était de son intimité ; il lui fit part de mon désir, et elle m'invita à dîner dans son appartement du Faubourg-Poissonnière. Comme à ce moment elle avait un rôle à la Gaité dans une grande pièce à spectacle, le dîner fut fixé à six heures, et j'eus soin d'arriver en avance pour pouvoir la faire causer avant de se mettre à table. Mais ce ne fut pas elle qui me reçut, n'étant pas encore revenue de sa villa d'Asnières où elle avait dû aller dans la journée ; ce fut son amie fidèle, une autre elle-même, madame de Saint personne d'un certain âge, très digne, et de parti pris très affable. Cela ne faisait pas du tout mon affaire, car madame de Saint ... ne pouvait pas me jouer la scène dont j'avais besoin. Cependant je n'avais qu'à attendre et j'attendis. Enfin, après six heures, Thérésa arriva accompagnée de deux petites danseuses italiennes, jeunes et charmantes ; et tout de suite, après avoir échangé à peine quelques mots, elle me prit le bras pour passer dans la salle à manger : cette hâte me parut significative ; à quelle heure pourrions-nous causer ?

Nous étions en tout six convives : Thérésa, son amie fidèle, les deux danseuses qui s'enfermaient dans leur rôle de mimes, le rédacteur du *Siècle* et moi. A la façon dont l'entretien s'engagea, il me parut que l'heure de partir pour le théâtre sonnerait avant que j'eusse appris ce que je voulais savoir, si je ne trouvais pas le moyen de forcer une réserve qui se précisait. Pour cela, me semblait-il, je n'avais qu'à mettre la chanteuse sur ses succès ;

une fois qu'elle serait en train, je la pousserais à ceux qu'elle avait obtenus dans le monde. Mais je n'y réussis point. De ses succès de concert, de ses succès de théâtre, elle parla volontiers. Pour ceux du monde, je n'obtins rien. Alors je m'expliquai franchement, en lui disant ce que j'attendais d'elle, pour la scène dont je lui présentai le plan.

Elle réfléchit un moment :

— J'ai été reçue par ces gens avec beaucoup d'égarde, dit-elle enfin ; puis-je aujourd'hui n'avoir pas pour eux ceux qu'ils ont eus pour moi et raconter des histoires qui les blesseraient peut-être ?

C'était ma scène coupée net, puisque je ne voulais pas la faire de chic ; mais la réponse était si digne dans sa simplicité que je ne pouvais qu'applaudir.

C'est pourquoi cette scène ne se trouve pas dans mon roman où je l'ai remplacée par *le Serpent qui a avalé sa couverture*, qui n'est pas de moi d'ailleurs, mais de mon camarade Jules Levallois : ceux qui nous connaissent ont pu s'en douter un peu ; je n'ai jamais fait de chansons, et lui en a publiées de très jolies. Enfin je profite de l'occasion qui se présente ici pour lui rendre ce qui lui appartient.

Dans une autre chasse, en quête du renseignement direct et précis, j'échouai encore, mais d'une façon moins agréable.

Pendant la Commune, je venais à Paris aussi souvent qu'il m'était possible, et les mains dans mes poches, en curieux, je flânais par les rues qui n'ont jamais offert spectacle plus extraordinaire qu'à ce moment. Au mois d'avril, cette façon de circuler au milieu des barricades n'offrait guère d'autre danger que celui d'être écrasé par les esta-

fettes qui, les plumes au vent, galopaient partout avec une frénésie folle, ou par les cortèges de délégués qui, entourés de cavaliers, galopaient non moins furieusement, aussi fantastiques les uns que les autres, sans que rien justifîât le plus souvent ces chevauchées endiablées. Mais au commencement de mai, la situation devint plus délicate : on arrêtait pas mal, et on arrêtait comme on galopait, follement, sans savoir pourquoi : aussi me disais-je que le hasard pourrait bien faire qu'une arrestation de ce genre tombât sur moi ; mais je ne m'en inquiétais pas trop : j'avais assez de camarades de la vie littéraire dans la Commune pour que l'un d'eux fit relâcher un confrère resté en dehors de toute politique active : c'était d'autant mieux indiqué que, puisque je n'habitais pas Paris, on ne pouvait pas m'appliquer les règlements faits pour les Parisiens.

Je raisonnais ainsi lorsqu'un jour, au tournant d'une rue avoisinant l'Hôtel de Ville, je me jetai dans deux de ces anciens camarades devenus membres de la Commune : Vermorel et Arthur Arnould.

— Vous ici ! dit Vermorel. Vous n'avez pas peur d'être arrêté ? Vous devriez être fusillé.

— Elle est bien drôle, dit Arnould qui avait le rire facile et bon enfant.

Si elle ne me parut pas si drôle que ça, c'est que je me trouvais, à l'égard de Vermorel, dans une situation délicate.

Au milieu d'une polémique aussi injuste que violente qu'il avait soulevée deux ou trois ans auparavant contre Ad. Guérault, le directeur de l'*Opi-*

nion nationale, celui-ci avait publié une lettre de moi, de laquelle on pouvait conclure que Vermorel entretenait avec certains personnages du gouvernement des relations qu'on ne s'expliquait pas. Cette lettre, rendue publique sans mon assentiment, avait formé contre Vermorel le point de départ d'accusations qui n'étaient nullement dans ma pensée ; car si, avec son éducation jésuitique, sa nature ondoyante, son ambition désordonnée, sa manière de marcher à son but en louvoyant et en employant n'importe quel moyen pour sortir des embarras de toutes sortes dans lesquels il se jetait bravement, je le jugeais parfaitement capable de se servir des relations, quelles qu'elles fussent, qu'il pouvait trouver, de les exploiter comme de simples instruments qu'il ne paierait jamais, — je n'imaginai pas qu'il pût vendre ses services, ni qu'il sacrifiât ses idées à personne ; cela, je ne l'avais jamais cru, jamais je ne l'avais dit : politicien sans scrupules et sans dégoûts, oui ; traître, non.

Cependant Vermorel, qui ne savait pas comment je le jugeais, pouvait me faire une part de responsabilité dans les suspicions dont le poursuivaient ses ennemis, suspicions que Rochefort avait formulées au Corps législatif, et que Félix Pyat, quelques jours avant cette rencontre, venait de reprendre pour les préciser dans une attaque féroce et perfide dont avait pu s'affoler le malheureux qu'elle accablait. Que, dans son exaspération, il trouvât qu'on aurait dû me fusiller, était donc explicable chez un homme qui se sentait perdu et qui d'autre part vivait dans un milieu où les arrestations comme les fusillades formaient le fond des

discussions. Deux semaines plus tard, ne devait-il pas se faire fusiller lui-même en montant sur une barricade, sous l'impulsion du suicide qui, mieux que tout, disait son désespoir ?

Sa menace jetée, je ne répondis rien, ni en la trouvant « bien drôle » comme Arnould, ni en essayant une explication plus qu'inutile en ce moment ; mais comme j'ai toujours pensé que certains mots, prononcés même au hasard, conduisent à des actes dont ils ont précisé l'idée vague, cette visite par les rues barricadées fut la dernière que je risquai. La fin de la Commune, ce fut de chez moi que je la suivis, — le jour, en allant voir les fuyards, femmes, enfants éperdus, qui, chassés de leurs quartiers par la fusillade, les obus et les flammes, se heurtaient, se pressaient en suppliant aux lignes allemandes établies à cent mètres de ma maison, demandant qu'on les laissât passer, bien qu'ils ne sussent pas où on les recevrait ; — la nuit, en montant sur le coteau voisin, pour chercher si les incendies qui embrasaient notre ciel dévoraient Paris tout entier.